

Le général Nicolas GRUARDET

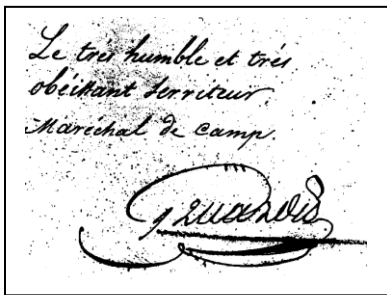
Ce nom est très connu des anciennes familles du village : on le retrouve d'une manière continue dans les archives municipales depuis la révolution jusqu'à nos jours et très souvent au sein du conseil municipal.

L'ancêtre le plus illustre de cette famille est sans doute Nicolas. Son acte de naissance établi par Jean Poinssot, recteur d'école, et déposé au Greffe du Tribunal Civil de Dijon, nous dit qu'il est né à Chaignay le 4 Août 1764, baptisé le lendemain. Fils de Barthélémy Gruardet, propriétaire vigneron et de Catherine Ruelle "*sa légitime épouse*".

CHAIGNAY comptera dans ses rangs cinq autres officiers d'Empire : AUBERTOT, BOURGUIGNON (Lieutenant-colonel), CASTILLE, FREMYOT, TAINTURIER°

Nicolas GRUARDET aura un parcours fabuleux. Qu'on en juge.

A l'âge de 17 ans, le 20 décembre 1783, il s'engage au 56^{ème} d'infanterie, Régiment de Bourbon. De simple soldat, il devient caporal en 1787, puis adjudant en 1792. Mais c'est la Révolution qui lui permettra de réaliser une brillante carrière, l'accès aux postes d'officier étant réservé aux nobles sous l'Ancien Régime.



Une ascension très rapide

Dans les années 1792, 1793, les campagnes aux armées du Nord et du Rhin, des Alpes et le siège de Toulon vont lui donner une ascension très rapide dans le corps des officiers. De Lieutenant des Grenadiers en 1793, il devient Adjudant Major, puis Capitaine le 1^{er} Prairial an 2 (20 mai 1794) (voir note 1) avant de devenir Chef du 2ème Bataillon à la 75ème Demi-Brigade d'Infanterie de Ligne, nommé par le Général Bonaparte le 1^{er} Nivôse an 5 (21/12/1796). Les campagnes de l'an 2, 3, 4, et 5 le conduisent en Allemagne et en Italie où il sera blessé à la tête par un coup de feu lors de la célèbre bataille du pont d'Arcole, et blessé très sérieusement deux autres fois aux batailles de Rivoli et de Valbry.

En l'an 6, il fait la campagne d'Helvétie (Général Brune), puis en l'an 7, 8 et 9, c'est l'Egypte, et la Syrie (Généraux Bonaparte, Kléber, Menou) L'objectif du Directoire est de rétablir la primauté française sur la Méditerranée et ses côtes où l'Angleterre est de plus en plus présente. C'est un véritable corps expéditionnaire qui embarque à Toulon : une escadre de 280 embarcations pour 54000 hommes ! Le Commandant Nicolas Gruardet est alors sous les ordres du Général Martin. Ils débarquent à Malte et s'emparent sans difficulté de la place, puis poursuivent jusqu'à Alexandrie après avoir échappé miraculeusement à l'amiral Nelson, l'amiral anglais, lancé à leur poursuite. La conquête de la Basse Egypte est difficile, l'armée est harcelée par les Mamelouks, mais parvient malgré tout au pied des pyramides de Guizeh au prix de pertes importantes en hommes, vivres et équipements. Le Général Desaix poursuit en Haute Egypte, mais Nicolas Gruardet suivra un autre chemin avec Bonaparte en Syrie et Palestine.

Si la Basse et Haute Egypte furent rapidement pacifiées, il en ira tout autrement dans l'expédition de Syrie, obligeant le corps expéditionnaire à abandonner la totalité de l'Egypte. Que peuvent faire les Français avec 1200 dromadaires et quelques milliers de fantassins, contre 200 000 turcs basés à Gaza et aidés par les anglais débarqués à Alexandrie

Les français prennent d'assaut Jaffa pour impressionner l'ennemi, puis remontent par Nazareth jusqu'à Saint Jean d'Acre où le Commandant Gruardet participe au siège sous la direction de Bonaparte à qui fait face, côté anglo-turc, l'émigré Phélippeaux, son camarade de promotion de l'école de Brienne. Dans les rangs français, la peste s'en mêle, obligeant au retour par Haïfa, Jaffa, El-Arich puis le Caire en pleine révolte alors que les anglais et les turcs débarquent à Aboukir. Bonaparte rejette dans un premier temps les anglo-turcs à la mer à Aboukir puis réduit l'insurrection du Caire avec 6000 hommes. Nicolas Gruardet y sera grièvement blessé d'un coup de feu à la tête mais

cette bataille se terminera par une victoire, effaçant l'échec de Saint Jean d'Acre.

C'est alors le retour vers la France, l'anarchie y règne, et incite Bonaparte à rentrer au plus vite, il s'empare du pouvoir par un coup d'état le 18 Brumaire an 8 (9/11/1799), un mois après avoir débarqué à Fréjus, et prend le titre de Premier Consul. Nicolas Gruardet suivra son général 18 mois plus tard lorsque le corps expéditionnaire français, finalement vaincu par les anglais, est rapatrié ; dans ses bagages, nombre d'antiquités qui constituent une bonne part de l'actuelle collection égyptienne du musée du Louvre.

Promu Officier de la Légion d'Honneur

Le Premier Consul de la République, "*ayant confiance en la valeur et la fidélité du Commandant GRUARDET Nicolas*", le nomme Chef de Brigade pour prendre rang le 9 Nivôse an 11 (30/12/1802) à la 92^e Demi-brigade de Ligne. L'année suivante, en l'an 12, il est admis au grade de colonel (92^e R.I) et reçoit l'insigne d'Officier de la Légion d'Honneur.(2) Avec son régiment de la Garde à pied, il participe à plusieurs campagnes : Armée des côtes de l'Ouest en l'an 12 et 13 (1804-1805) à Utrecht en Hollande (Général Marmont), puis en 1805 et 1806 à la Grande Armée, mais il ne participe pas aux campagnes en Allemagne conclues par les victoires d'Austerlitz et de Iéna.

Il ne perd pas pour autant tout lien avec notre région puisqu'il écrit le 21 Frimaire an 13 (12/12/1804) à "*Son Excellence le Maréchal d'Empire, Ministre de la guerre ...pour se rendre à Dijon y terminer des affaires de famille*" (Notaire GAUTOT). Une permission de quinze jours lui est accordée, et dans ses remerciements, il ajoute ne pas "*vouloir profiter de l'autorisation dont son Excellence a daigné le favoriser*" !

Après ces années relativement calmes, il est envoyé avec son régiment en 1808 en Espagne (Maréchal Bessières) puis en 1809 au Portugal (Maréchal Soult). Il participe ainsi à la "Guerre de la Péninsule", déclenchée par la volonté de Napoléon d'imposer son frère Joseph comme roi d'Espagne ... Mais les campagnes successives, destinées à chasser hors de la péninsule ibérique les anglais (encore) et à réduire les espagnols insurgés échouèrent, imposant aux français de repasser la Bidassoa en janvier 1814. Malgré cet environnement difficile, Nicolas Gruardet accède le 1^{er} Octobre 1811 au grade de Général de Brigade et est envoyé à Astorga.



Ce grade ne le met cependant pas à l'abri des risques, en effet le 27 février 1814, il est grièvement blessé à Orthez dans une des batailles engagées pour arrêter l'armée Anglo-Espagnole en marche vers Bordeaux et Toulouse. Il écrit alors au ministre de la guerre (Maréchal Davout) pour lui signifier qu'au vu de ses blessures (fractures au thorax, à la clavicule et à l'épaule gauche), il ne peut se retirer à Dijon et a momentanément fixé sa résidence à Sainte Marie d'Oloron (Basses Pyrénées), dans l'intention de suivre des soins aux eaux de Barèges "*qui me sont ordonnées pour guérir radicalement de cette blessure*".

Le seul regret qui me reste d'avoir choisi cette résidence est de n'avoir pu être du nombre de mes frères d'Armes, qui ont accompagné Sa Majesté l'Empereur jusqu'à la Capitale"

La retraite du Maréchal de Camp assombrie ...

Ses blessures l'empêchent de participer à l'épisode des Cent Jours (mars-juin 1815) qui clôt l'Épopée Napoléonienne dans une plaine de Belgique, près d'un village nommé Waterloo. Le 6 Août 1815 il est admis par décision royale au titre de Maréchal de Camp. Malgré cette promotion, avant tout honorifique pour services rendus à la Nation, il reçoit l'ordre de se rendre à Rennes pour coopérer à l'organisation des gardes nationales de la 19^e division militaire. Le Ministre de la Guerre en personne et le Maréchal de Camp Mayer (Cdt le Département d'Ile et Vilaine) demandent alors à l'Empereur de bien vouloir lui "*accorder un congé de trois mois avec appointements, au vu de ses états de services : 32 ans d'engagement, 23 campagnes et plusieurs blessures*".

Depuis cette date, il ne devait en fait plus quitter cette localité de Sainte Marie d'Oloron. Ses dernières années furent assombries par un contentieux qui l'opposa au ministère de la guerre. Ce dernier lui reprocha d'avoir détourné, avec deux de ses officiers, une somme de 84473 Francs (environ 1 million de Francs actuels) de la caisse de son régiment. A titre de comparaison, sa retraite annuelle de général se montait à 4000 F. Nicolas Gruardet se défendit énergiquement dans une lettre au ministre de la Guerre en date du 18 mars 1808

L'innocence la plus parfaite n'a pas toujours sauvé les malheureux accusés des méchants et dans les circonstances difficiles où l'honnête homme se trouve, il doit invoquer le témoignage de sa conscience et se faire entendre [...] Des ennemis acharnés à ternir ma réputation, à me perdre, sont bien capables d'avoir ourdi des manœuvres aussi atroces. [...] Ceci ne peut être que l'ouvrage d'un homme perfide en qui j'avais placé une confiance dont il a abusé [...]

Cabale d'un subordonné jaloux ou imprudence d'un chef de corps devant souvent "se débrouiller" pour nourrir et vêtir ses hommes, son dossier militaire ne permet pas de trancher. Il ne s'est cependant pas enrichi personnellement puisqu'une lettre du ministère de la Guerre indique que son seul bien est une maison familiale, probablement à Chaignay, évaluée à 1200 F. Cette affaire permet d'admirer, outre la précision des sommes, la persévérance de l'Administration Fiscale puisque celle-ci faisait encore l'objet de courriers entre les Ministères de la Guerre et des Finances en juin 1827 !

Nicolas Gruardet, parfait exemple de ces fils de paysans partis avec un baluchon de la ferme familiale et ayant parcouru toute l'Europe et au delà sous la Révolution et l'Empire, ne devait plus revoir la Bourgogne. Il s'éteint le 4 janvier 1836 à 20h15 dans sa maison –Rue grande- à Sainte-Marie (Commune d'Oloron Sainte Marie depuis 1858), le Juge de Paix Casamayor Dufour en avertit le Ministre de la guerre. Il est alors âgé de 72 ans. Détail de l'histoire : nul ne sait aujourd'hui où son corps repose ... Ni en terre pyrénéenne, ni en Bourgogne et encore moins à Chaignay.

La place publique qui a été créée en notre village à l'intersection de la rue du puits chirot et de la ruellotte porte son nom depuis l'année 2006, par décision du Conseil Municipal. La plaque qui a été apposée rappellera pour les générations futures, la fabuleuse aventure de Nicolas GRUARDET, qui sans ce geste de reconnaissance, serait resté le soldat casnedois inconnu des armées napoléoniennes.

Jean-Marc et Jean-Yves DAURELLE -

Sources : Archives Ministère de la Défense. Château de Vincennes

- (1) Calendrier républicain ou "Calendrier de la Raison" : dans leur rage de rompre avec l'ordre ancien, les dirigeants révolutionnaires abolirent le calendrier grégorien (que nous utilisons actuellement) et le remplacèrent par un système beaucoup plus rationnel et pratique. Promulgué en 1793 pour prendre effet en 1792 - l'an 1 de l'ère républicaine - le calendrier républicain comportait douze mois *égaux* de trente jours avec cinq (ou six) jours ajoutés au terme de chaque année sous le nom de *sans-culottides*, fêtes de la Vertu, du Génie, du Travail, de l'Opinion et des Récompenses. Les mois s'appelaient *nivôse*, le "mois des neiges", *pluviôse* celui des pluies, *thermidor* celui des "grandes chaleurs", *brumaire* celui des "brumes" (mois d'ailleurs rapidement rebaptisés *quinteux*, *éternuant*, *givreux*, *dégoulinant*, *grelottant* ...). Les semaines étaient remplacées par des décades, trois par mois. De même les jours suivaient un système décimal, dix heures de cent minutes, des minutes de cent secondes. Ce calendrier fut supprimé en 1806 par Napoléon et jamais véritablement été utilisé par la population déjà confrontée à l'instauration du franc, du mètre et du kilo. L'expérience dura cependant assez longtemps pour que l'on vît apparaître de surprenantes montres et pendules avec des cadrans divisés en dix heures avec des minutes décimales, objets qui font aujourd'hui le bonheur des collectionneurs
- (2) L'un de ses neveux, Antoine GRUARDET né à Chaignay le 8 Septembre 1807 recevra également l'insigne de Chevalier de la Légion d'Honneur